

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 52 (1914)
Heft: 14

Artikel: Pioz, le grand dadou
Autor: J.J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-210326>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

écrivain, demeuré, malgré sa gloire, un homme simple et bon, et le plus délicieusement paysan des poètes.

V. F.

GALANTERIE D'AMOUREUX

Un jeune paysan des environs de Flammatt, ayant à fêter le jour anniversaire de sa bonne amie, se creusait la tête pour imaginer quelque rare galanterie à lui faire. Après avoir bien rêvé, il lui vient une idée heureuse ; son plan est arrêté, et il profite de l'obscurité de la nuit pour le mettre à exécution. Le lendemain, au moment où la jeune fille ouvre sa fenêtre, pour respirer l'air frais du matin, son odorat est frappé par une forte senteur montant du jardin potager qui s'étale devant la maison. D'où lui vient cette surprise ? Elle-même ne possède pas une seule pièce de bétail, et cependant voilà ses choux et ses salades abreuvés et nourris dans toutes les règles ! Son instinct la met bientôt sur la voie, et, apercevant son amoureux qui s'approche timidement :

— Mon bon Hansi, lui crie-t-elle, c'est ton cœur qui a fait cela, je le sens !

LA VIÈO RENAUDE

La vièo Renaude se souleio, assetado sus un plot, davans soun oustalet. Es passido, acabassido e frounsido, pecaire, comme une figo pecouieto. De tems en tems, coucho li mouseo que se pauson sus soun nas ; pièi, bevent lou soulèu, s'atrevaris e penequejo.

— Eh ! bèn, tanto Renaude, aqui au bon souleu, fasès un pichot som ?

— Hou ! tè, que vos que fague ! siéu aqui, te dirai, qui ni dorme ni vihe... Ravasseje, paterneje. Mai pièi, en pregant Diéu, finissè pèr vous achoua... Oh ! la marrido causo, quand poudès plus travaia ! vous languissè coume de chin.

— Vous enroumassarés, aqui au souleias, èmè lou rebat que i'a.

— Oh ! çò, vai, enroumassa ! veses pas que sièu seco, pecaire, coume uno esco ! Se me fasioun bouli, fournirié pas, betèu, uno maio d'oli.

— A vostro plaço, ieu anariéu un pau vèire li coumaire de voste age, tout plan-plan : vous espaçarié.

— Oh ! çò, vai, bono gènt ! li coumaire de moun age ! n'i a tout-aro plus ges... Quau i'a 'ncaro, vejan ? La pouro Genevivo, qu'es sourdo comme un araire ; la vièo Pantantan, que bat la barloco ; Catarino dou Four, que fai jamais que gemi... Ai bèn proun de mi lagno ; autant vaut demoura souleto.

— Que noun anas au lavadou ! barjarés un moumen emè li bugadiero...

— Oh ! çò, vai, li bugadiero ! aco's de patuffello que tout lou jour bacellon, sus que ? sus lis un, lis autre. Parlon rèn que de causo que vous vénon en odi. Se trufon de tout lou monde, pièi rison coume de niaiso... Quauque jour lou bon Dieu ié moustrara miracle... Oh ! noun, noun, aco's plus coume de noste tems.

— E de que parlavias, de voste tems ?

— De noste tems ? Ah ! se disié d'istori, de conte, de sourneto, que vous ouplavias de lis ausi : *La Bésti de Sét Tête, Jan Cerco-la-pou, lou Grand Cors sèns amo...* Rèn qu'uno, de fes que i'a, duravo tres, quatre vihado.

D'aquéu tems se fielavo d'estame, de canebe. L'ivèr, après soupa, partian emè nosti fieluso, e nous acampavian dins quanco grando jasso. Entendian, eila-deforo, boufa lou vènt-terrau e li chin japa au loup. Mai nous-'autri, bèn caudo, nous agrouuvian aquis sus lou fèmi di fèdo ; e dou tems que lis ome apastouravon o mousien, e que li bèus agnèu tur tavon d'à geinou la pouso de si maire en remenant la co, li femo,

coume vous dise, en virant noste fus, escoutavan o disian de conte.

MISTRAL.

La vieille Renaude.

(Traduction littérale.)

La vieille Renaude s'ensoleille (se chauffe au soleil) assise sur un plot, devant sa maisonnette. Elle est passée (flétrie), ratatinée et ridée, hélas ! comme une figue-pendante. De temps en temps, elle chasse les mouches qui se posent sur son nez ; puis, buvant le soleil, elle s'assoupit et sommeille.

— Eh bien, tante Renaude, par là, au bon soleil, vous faites un petit somme ?

— Ho ! tiens, que veux-tu que je fasse ? Je suis là, te dirai-je, sans dormir, ni veiller... Je révasse, je dis des patrenôtres. Mais puis, en priant Dieu, vous finissez par vous assoupir. Oh ! la mauvaise chose quand vous ne pouvez plus travailler ! vous languissez comme des chiens.

— Vous attraperez un rhume, à ce grand soleil-là, avec la réverbération qu'il y a.

— Allons donc, m'enrhumer ! Ne vois-tu pas que je suis sèche, hélas ! comme amadou. Si l'on me faisait bouillir, je ne fournirais pas, peut-être, une maille d'huile.

— A votre place, moi, je m'en irais un peu voir les commères de votre âge, tout doucement : cela vous ferait passer le temps.

— Allons donc, bonnes gens ! Les commères de mon âge ? il n'y en a bientôt plus... Qui y a-t-il encore, voyons ? La pauvre Geneviève, qui est sourde comme une charre ; la vieille Pantantan, qui bat la breloque ; Catherine du Four, qui ne fait que geindre... J'ai bien assez de mes peines, autant vaut demeurer seule.

— Que n'allez-vous au lavoir ! Vous bavardez un moment avec les lavandières.

— Allons donc, les lavandières ! ces espèces de péronnelles qui tout le jour frappent à tort et à travers, sur quoi ? sur les uns et sur les autres. Elles ne parlent que de choses qui vous viennent en haine (de choses ennuyeuses). Elles se moquent de tout le monde, puis rient comme des niaises... quelque jour le bon Dieu leur fera voir miracle (les punira par un exemple)... Oh ! non, non, ce n'est pas comme de notre temps.

— Et de quoi parlez-vous, de votre temps ?

— De notre temps ? Ah ! l'on se disait des histoires, des contes, des sornettes, que l'on se délectait d'entendre : la *Bête des Sept Têtes*, *Jean Cherche-la-Peur*, le *Grand Corps sans âme*... Rien qu'une, des fois qu'il y a, durait trois, quatre veillées.

En ce temps-là, on filait de l'étaim, du chanvre. L'hiver, après souper, nous partions avec nos quenouilles, et nous nous réunissions dans quelque grande bergerie. Nous entendions là-bas dehors souffler le mistral et les chiens aboyant au loup. Mais, nous autres, bien au chaud, nous nous accroupissions sur la litière des brebis ; et, pendant que les hommes pâturent ou trayaien les bêtes, et que les beaux agneaux agenouillés cognaien sur le pis de leurs mères en remuant la queue, nous les femmes, comme je vous dis, en tournant nos fuseaux, nous écoutions ou disions des contes.

La robe trouée. — « Mais, Marie, n'avez-vous pas honte : votre robe a des trous larges comme la main ! »

— Je ferai remarquer à Madame, que ce n'est pas ma robe, c'est celle à Madame.

Le patient perplex. — « Alors, docteur, pour mes rhumatismes, vous me prescrivez ? »

— Peu de viande et beaucoup de légumes.

— Et pour mon anémie ?

— Beaucoup de légumes et peu de viande.

DICTONS PROVENÇAUX

Luno blanco,
Journado franco.

Luno palo,
L'aigo'daval (l'eau en bas).
Luno roujo,
Lou vènt se boujo.

Luno pleno a jamais vist soulèu leva.
Lou brut (bruit) fait pas de bèn,
Et lou bèn fait pas de brut.

A quau pau gagno et gros despènd,
Noun fau pas boursò pèr l'argent.

L'ordre adus (amène) lou pan,
Lou desordre la fam.

Amista (amitié) de gendre,
Soulèu (soleil) de décembre.

L'a ges (point) de plesi sènsò peno.

Diéu nous garde de mau
Et de fre (froid) quand fai cau.
Tems, vènt, femo et fortuno
Viron coume la luno.

Fou quau se fiso à l'aigo morto
Avans de prendre la fivo,
Sachie çò qu'èi la maire.

PIOZ, LE GRAND DADOU¹

Aimé Pioz.

Pardon, mossieu, vous me voyez en peine, Car j'aimerais entrer aux C. F. F., Mais je voudrais savoir où ça me mène ; Comme on m'a dit que vous êtes un chef Au beau collet, chic porteur de casquette, Je me suis dit : Sans tambour ni trompette Va le trouver, il te renseignera... Et me voilà.

Le chef de gare.

C'est comme il vous plaira. Mais tout d'abord, déclinez-moi, brave homme, Vos nom, prénom ; êtes-vous du pays ? Que savez-vous ? Avez-vous un diplôme ? Un de nos chefs est-il de vos amis ?

Aimé Pioz.

Eh ! non mossieu. Je suis de Constantine Et je m'appelle Aimé Pioz, dit Bobine. Je suis malin, j'ai même été taupier, Mais je voudrais, à Lausanne en premier, Tout comme vous porter un uniforme, Une casquette et que ça me tranforme En beau gaillard ! On dit que ce métier Vous rend richard presque sans travailler ; Ça m'irait bien et de vous je profite Pour savoir où ça nous vient le plus vite. Est-ce au dépôt, en gare ou sur le train Que je pourrais gagner gros dès demain ?

Le chef.

Mais, monsieur Pioz, c'est dans tous nos services Qu'un ex-taupier est sûr de s'enrichir ; Pour empocher de très gros bénéfices Dites vos goûts, vous n'avez qu'à choisir. Si vous aimez la pioche on vous envoie Le long des rails, sur une ou deux sections, Pour repiquer le gravier de la voie, Pour désherber ou pour des réfections. Mais ouvrez l'œil, car, sous mainte traverse, L'ingénieur, pendant la nuit, dispense Des tas d'écus, même des pièces d'or. En peu de temps, vous, simple homme d'équipe, Rien qu'en piochant et sans lâcher la pipe, Vous ramassiez ainsi tout un trésor.

A. Pioz.

Ca, c'est tentant. Mais piocher sur la ligne, Pour un malin comme moi c'est-y digne ?

Le chef.

Sur la machine alors montez, mon bon, Soyez chauffeur ; mais, en cassant la houille,

¹ Cette arlequinade a été jouée, avec grand succès, dans une soirée de cheminots, grâce à celui qui a représenté Pioz avec un accent et des gestes impayables.

Sur chaque plot que votre regard fouille,
Nos directeurs y cachant, sans façon,
Des anneaux d'or, des sacs de pierres fines
Pour enrichir les chauffeurs de machines.

A. Pioz.

C'est déjà mieux ; mais quel sale métier :
Point d'uniforme, un air de charbonnier.
Non, trouvez-moi du meilleur, je vous prie.

Le chef.

Alors, mon cher, devenez conducteur,
Vous coulerez une doucette vie.
Faites l'aimable et chaque voyageur
Un peu coûteux vous graissera la patte,
Puis un baron ou quelque aristocrate
Ravi de vous, de votre boniment,
Fera pour vous un bout de testament.
Préférez-vous atteindre la sacoche
Rouge écarlate ? Alors, dans votre poche
On glissera des billets de cinq cents,
Même de mille et, dans cinq ou six ans,
Un milliardaire arrivé d'Amérique,
En vous voyant avec ce beau physique
Et ce sac rouge, aura le grand honneur
De vous offrir sa fille en mariage
Et vous vivrez en prince, en grand seigneur.

A. Pioz.

Hardi ! c'est dit. Ça me va. Je m'engage.
J'entre du coup dans ces beaux C. F. F.
Ah ! merci bien, merci, messieu le chef.
... Mais il me vient comme ça par la tête
Un embarras. Encore une requête :
Dites me voir, puisque, dans vos emplois,
On se devient plus Crésus que des rois,
Pourquoi, chez nous, tous ceux de la campagne
Ne vont-ils pas servir dans ce Cocagne ?

Le chef.

Pourquoi ? Tant pis, je vous le dis tout franc,
Vous jugerez combien c'est attristant :
Si, par malheur, vous faites une gaffe,
Dans un rapport un mauvais patafave,
Si d'un signal vous oubliez l'appel,
Si vous venez en retard, c'est formel,
On vous empoigne, en vous traîne à Lausanne,
Puis, en deux temps, là-bas où vous condamnez
A perdre au moins deux, trois litres de sang !
Car nos grands chefs, en vrais croquemitaines,
N'ont pas assez de nos sueurs et peines.
Pour chaque amende ils nous saignent à blanc !
Voilà pourquoi pas un Broyard de sorte
Des C. F. F. ne veut franchir la porte.

A. Pioz.

Eh ! ti possible. Ah ! vouais, c'est dégoûtant.
Vrai, j'aime mieux vivre dans nos villages,
Comme taupier ou gardeur de bocan
Que de mourir chez des anthropophages.
Et dire que c'est au canton de Vaud
Qu'on peut ainsi saigner un cheminot.
Adieu vos trains et toutes leur boutique,
A l'uniforme ici je fais la nique.
Me voir saigner ! Ça jamais, nom de nom !
Jésuis un homme et non pas un caïon !

J. J.

A bon entendeur, salut ! — La jeune Rosalie
vient d'écrire le billet que voici :

MONSIEUR,

J'ai brûlé, sans la lire, cette horreur de lettre
dans laquelle vous avez l'infamie de me dire des
choses fort aimables, et la bassesse de me dé-
mander un rendez-vous pour demain. N'y comp-
tez pas ! Je sors ce soir à sept heures précises
pour aller en Pépinet, conter tout à ma mère.

Au restaurant. — Garçon, ce bifteck est dé-
testable !

— Pourtant il me semble bien saisi !

— Je veux bien vous croire, mais autrefois,
par la bride.

* * *

— Garçon, un poulet au cresson.

— M'sieu, il ne nous reste plus de poulet,
mais si vous voulez, j'ves vous servir une plus
forte portion de cresson.

PREMIÈRE DÉSILLUSION

D EPUIS trois jours, M^{me} Jeanne, six ans, vit
dans le rêve.

C'est demain la fête des promotions de
l'école enfantine.

— Si tu savais, papa, comme ce sera beau !
On aura des bouquets. Dis donc, papa, quelle
robe faudra-t-il mettre ? La blanche ou la rose ?
La blanche est bien belle, mais la rose !!! Tu
vois, maman m'a posé des bigoudis. Demain,
Loulou viendra me chercher... on s'aime beau-
coup, les deux... Des fois, à la récré, quand je
n'ai plus faim, je lui donne mon chocolat. Et
pis maman m'a promis de m'acheter un ballon,
un ballon avec une ficelle pour pas qui s'envole !
Crois-tu, hein !

Jeanne, maintenant, fait sa prière :

— Mon Dieu, bénis les pauvres, les z'affligés,
tous ceux qui souffrent !

Oui, mignonne, tous ceux qui souffrent !

Confiant, Jeanne s'est endormie. Oh ! qui dé-
critra jamais la beauté d'un sommeil d'enfant !
Et papa s'attarde dans la contemplation de cette
pureté, de cette innocence. Et il songe aux dan-
gers qui menacent la frèle existence, et que,
malgré tout son amour, il ne saurait supprimer.
Furtivement, papa essuie une larme. Mais
pourquoi pleurer ? N'est-ce pas fête demain ?

C'est fête en effet. Durant toute la matinée,
Jeanne a trépigné d'impatience. Il a fallu pro-
céder à l'essayage des robes. La blanche ou la
rose ? Cruelle énigme ! Finalement, on s'est dé-
cidé pour la blanche. Et l'on a défait les bigoudis.
Autour du visage chéri, les boucles blondes
forment une auréole. Et Loulou est venu prendre
son amie. Sous les chaudes caresses du soleil
de juin, tous deux sont partis, la main dans
la main. Loulou et Jeanne sont très fiers l'un
de l'autre. Ils s'admirent. Mais leur admiration
est muette, parce que les sentiments profonds
ne s'expriment pas par des paroles. Leurs deux
braves petits coeurs se contentent de battre à
l'unisson. Rayonnants, Jeanne et Loulou s'en
vont, là-bas, vers le plaisir...

DU plaisir ! Jeanne en a eu. Oh ! oui ! Des
tambours, des drapeaux, de la musique ! Et de
la brioche, et du thé qu'on versait dans les tas-
ses avec des arrosoirs, à plein goulot ! En voilà
au moins des théières ! Et puis Guignol, qui
flanquait des tripotées au gendarme ! Loulou
riaît, riait... Bravo ! Bravo ! Et Jeanne de ren-
chérir, Bravo ! Bravo ! Bravo !

Cinq heures. La fête touche à sa fin. Jeanne
est en possession du ballon ardemment convoité
et qui, pour elle, résume toute la joie de l'inouï-
ble journée. Heureuse plus qu'on ne saurait
dire, elle tient d'une main ferme le fil à l'extré-
mité duquel se balance, impatient de prendre
son essor, le minuscule aérostat. Elle le couve
des yeux, elle le caresse du regard, elle l'envie,
parce qu'il est léger, fragile, gracieux, parce
qu'elle le suppose capable d'accomplir des
prouesses, de s'élancer à la conquête de l'in-
connu, d'atteindre le pays merveilleux des étoiles..

Aussi, la menotte de Jeanne serre-t-elle très
fort le cordonnet de soie qui la relie à l'Idéal.
Pas assez fort cependant. Sous la poussée d'une
rafale, le ballon s'est échappé. Stupide, Jeanne
le regarde fuir dans l'immensité. Elle n'en croit
pas ses yeux. Comment ? Pourquoi ? Et quand
le ballon n'est plus qu'un point imperceptible
dans l'espace, toute la tristesse dont son pauvre
petit cœur est plein éclate en sanglots dou-
loureux.

Le soir, Jeanne a fait sa prière. Arrivée à la
phrase : bénis les pauvres, les z'affligés, elle
s'interrompt :

— Alors, comme ça, moi aussi je suis un

z'affligé, puisque j'ai perdu mon ballon. C'est
triste d'être un z'affligé. Dis, papa, pourquoi
qui faut toujours qu'on ait du chagrin ?

M.-E. T.

La première impression. — Le père : « Moi,
je juge toujours d'un homme d'après ma pre-
mière impression, et elle ne me trompe jamais ».
Riri : « Papa, dis, quelle impression t'ai-je
faite, la première fois que tu me vis ? »

Les souvenirs laissés par Jean-Jacques.

Un voyageur passant par le Val de Travers,
au commencement du XIX^e siècle, s'était arrêté à Môtiers, qu'habita Jean-Jacques Rousseau. Dans son enthousiasme, il s'informa tout d'abord s'il n'y avait pas dans le village quelque personne qui eût connu l'illustre auteur de la *Nouvelle Héloïse*. On lui en indiqua deux. Il courut aussitôt chez l'une d'elles, qui était un bon vieillard.

— Que faisait donc ici J.-J. Rousseau ? lui demanda-t-il ?

— Il travaillait et n'était jamais sans rien faire.

— Mais enfin, de quoi s'occupait-il ?

— Eh ! il travaillait de son état, quoi ! il ramassait des herbes dans la montagne.

C'est tout ce qu'il put en tirer. Pensant être plus heureux, il s'en va voir une femme âgée qu'on lui avait également signalée.

— Ma bonne dame, vous avez donc connu M. Rousseau ?

— Oh ! oui, monsieur, fort bien. J'allais souvent chez lui ; c'est moi qui blanchissais la maison.

— Eh bien ! racontez-m'en quelque chose.

— C'était un bon monsieur, tout de même ; son linge était marqué J. R., en coton bleu.

A la cuisine. — Julie, qu'est donc devenu Martin, votre amoureux ? Il était tout le temps fourré à la cuisine. Je ne le vois plus ?

— Martin ne vient plus ici, madame, il est marié.

— Marié ? Avec qui donc ?

— Avec moi, madame !

Au bal. — Voyez-vous cette jolie brune, là-bas, près de la fenêtre ? J'en suis amoureux fou. Pensez-vous que j'aille quelque chance de réussir ?

— Ma foi, je n'en sais rien ; mais si vous en venez à bout, faites-le moi savoir : je suis son mari.

L'optimiste. — Papa, qu'est-ce que c'est qu'un optimiste ?

— Un optimiste, mon fils, est un homme qui est marié, et qui est content de son sort.

Kursaal. — Une comédie amusante au possible attire actuellement la foule au Kursaal : c'est *La Présidente*, où le rôle principal est tenu par Mme Willems, la talentueuse autant que jolie actrice, dont le succès fut déjà si grand aux représentations du Théâtre.

* * *

Théâtre. — La saison de comédie étant terminée, il y a relâche jusqu'au mardi 14 avril, jour où débutera la troupe d'opéra-comique, dans *Le Comte de Luxembourg*, une nouveauté pour Lausanne.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie